

Jean fit un geste d'impatience. La recommandation portait à faux. Loin de stimuler le pauvre chanteur comique, elle le glaçait.

Jean ne retrouva pas son entrain de la veille. Bien mieux, sa mémoire, que l'on croyait infailible, le trompa à plusieurs reprises, et comme le souffleur ne s'y attendait pas, il embrouilla ses couplets au point de les rendre incompréhensibles. Naturellement, les camarades d'Isidore en profitèrent pour lui décocher de bons coups de sifflet.

—C'est du propre ! lui dit Changel dans la coulisse.

Jean se redressa.

—Il vous faut des pitres, s'écria-t-il, pour votre recette ! Je ne l'ai été que trop. Je puis en avoir l'apparence, mais je n'en ai pas l'étoffe. Adieu, M. Changel !

Et, quittant la salle, il remonta à sa chambre pour faire ses paquets, décidé à prendre le train de Paris. Il était si pressé de partir qu'il ne pensait même pas à réclamer au directeur le reliquat de sa solde. Comme il descendait l'escalier de l'hôtel, sa valise à la main, il se trouva nez à nez avec Changel.

—Je m'en doutais, lui dit ce dernier, sur un ton où on retrouvait toute sa bienveillance naturelle ; tu retournes à Paris ?

—Oui, M. Changel.

—Tu as bien le temps !

—Non, M. Changel.

—Bah ! tu prendras le dernier train. D'abord, je te dois une trentaine de francs. Il faut que je te les paye, et puis, tu ne voudrais pas me quitter sans boire avec moi le coup de l'étrier, pas vrai ?

La mauvaise humeur de Jean tomba comme par enchantement. Il était vaincu par la rondeur de ce bon gros homme. Tous deux allèrent s'attabler dans un café voisin de la gare. Changel commanda une bouteille de champagne et des biscuits. Le pétilllement du vin acheva de dérider le voyageur. Ils trinquèrent et Changel tendit à Jean son étui à cigares.

—Tu as le temps d'en griller un. D'abord, réglons la question vitale.

Il tira de sa poche un billet de cent francs, et le fourrant dans celle de son ex-pensionnaire :

—Prends ceci, Carillon, pour te débrouiller à Paris... où l'argent file plus vite que les chevaux de fiacre.

—Mais, monsieur Changel, vous ne me devez que trente-quatre francs.

—Ça ne fait rien, prends toujours. Tu m'as rendu service en m'amenant Florentine et je te dois quelque chose.

Au nom de la chanteuse patriotique, le visage de Carillon s'illumina.

—Ah ! ah ! mon garçon, tu souris enfin. Tu es heureux de me planter là. Permetts-moi, à ce sujet, une observation. Tu ne vas pas te fâcher, au moins ?

—Non, M. Changel. Vous êtes un père pour moi !

—Eh bien, tu n'aurais pas dû t'emballer comme cela, ce soir.

Jean baissa le nez et rougit. Il reconnaissait son tort.

—Si je te dis cela, mon bon Carillon, c'est dans ton intérêt. Tu seras bientôt soldat. Méfie-toi de ton caractère ; il pourrait te jouer d'affreux tours, des tours irréparables.

—Vous avez raison, monsieur Changel. Pour vous prouver ma bonne volonté, je suis prêt à retourner au théâtre, et à chanter de mon mieux.

—Non, c'est inutile, Isidore Godard me suffira, surtout à Reims où il est connu comme le loup blanc. Je le formerai tout doucement et il fera très bien mon affaire. Tu n'en es pas jaloux, avoue-le.

—Oh, pas du tout.

Il était l'heure de se rendre à la gare. Changel accompagna le voyageur jusque sur le quai. Jean monta en wagon. Ils échangèrent une dernière poignée de main.

—Mes amitiés à Florentine, recommanda, avec un fin sourire, le directeur des Folies voyageuses.

XXX

L'Élève de Florentine

Jean est de retour à Paris depuis un grand mois. Grâce à l'amie de Florentine, il a été admis comme courtier dans une importante fabrique de papier à cigarettes. Il gagne modestement sa vie et attend, sans aucune impatience, l'heure de partir au régiment.

Il a loué, rue Bonaparte, un modeste cabinet sous les combles de l'hôtel du Petit Caporal, où habite, au premier étage, son amie.

Florentine tient à ce qu'il ne s'éloigne pas d'elle. Ce n'est pas la peur qu'il fasse de mauvaises connaissances ; Carillon est le plus fidèle des amoureux : mais elle a pris à tâche de lui refaire son édu-

cation et de lui donner des éléments d'instruction qui lui seront utiles au régiment. Elle en fait d'ailleurs tout ce qu'elle veut. Jean se montre un élève docile et studieux.

Chaque soir, après le dîner, il se rend chez sa maîtresse... de français, d'orthographe, de calcul, de géographie, d'histoire, etc. Elle a préparé le thé, et quand ils l'ont pris ensemble, ils s'installent à la petite table, en face l'un de l'autre. Jean prend la plume, ouvre son cahier, et après avoir adressé au professeur un regard plein de tendresse :

—J'y suis, mademoiselle, dit-il.

Et la dictée commence. Jean s'applique de son mieux, se fend la tête pour éviter les grosses fautes de ses débuts. Parfois, il s'arrête sur une difficulté de grammaire ; mais elle, impassible, poursuit la dictée, disant :

—Allez toujours, mon ami. Vous vous relirez tout à l'heure avec soin, et si vous n'avez pas oublié ma leçon d'avant-hier, vous vous en sortirez tout seul.

—Je vous obéis, mademoiselle.

—C'est votre devoir, monsieur.

Et la dictée continue jusqu'au bout, non sans quelques interruptions du même genre.

—Est-ce lisible, au moins ? demande Florentine.

—A peu près.

—Vous savez bien, monsieur, que je ne me contente pas d'un à peu près. Il faudrait vous lever plus matin pour faire des pages d'écriture. Si vous aviez mieux profité de votre jeune temps, je n'aurais pas besoin de vous dire tout ça.

—En ce cas, mademoiselle, je suis enchanté d'avoir fait l'école buissonnière et de me trouver aujourd'hui dans la douce obligation de réparer auprès de vous le temps perdu.

C'est ainsi que, tout en se montrant d'une docilité fort rare chez un élève de vingt et un ans, Jean trouvait le moyen de tourner ses réponses en forme de déclaration d'amour.

Florentine, demi-souriante, très émue sous son masque de déesse, le laissait dire. Mais les paroles ne suffisaient pas à Jean pour exprimer sa passion.

Lorsque Florentine se penchait sur son cahier pour surprendre une faute d'orthographe, vite il se retournait, le visage en feu, et leurs regards se fondaient l'un dans l'autre.

Un soir elle se pencha tant et tant qu'il ne put résister au désir de lui prendre un baiser sur la nuque. Elle se redressa soudain. Allait-elle se fâcher, comme avec cet idiot de Marent ? Jean ne lui en laissa pas le temps. Il était déjà à ses genoux, implorant son pardon.

—Est-ce ma faute, s'écria-t-il, si je vous adore ! Pourquoi êtes-vous si belle, encore meilleure que belle ! Pourquoi avez-vous pitié de mon isolement, du chagrin que vous aviez deviné en moi ? Eh bien oui, je ne vis que pour vous, et si vous me chassez, soyez certaine que j'en finirai dès ce soir avec l'existence. Votre mépris équivaldrait pour l'infortuné Carillon à un arrêt de mort.

Elle n'en doutait pas, Florentine ! Aussi s'empressa-t-elle d'adoucir le feu de son regard.

—Relevez-vous, dit-elle, et repassez votre dictée.

Jean se releva, mais l'orthographe le laissait très froid pour le moment. Il reprit sa place à la petite table, et repoussant son cahier :

—Aussi bien, dit-il, l'heure est venue pour moi de vous parler à cœur ouvert. Je conviens, Florentine, que j'ai eu tort de vous embrasser ; mais vraiment, je me demande si tout autre à ma place n'en aurait pas fait autant.

—Alors, fit-elle, vous ne valez pas mieux que les autres...

Parlait-elle sérieusement ? Il n'osa la suivre sur ce terrain dangereux, et ne trouvant rien de bon à répliquer, il se décida à reprendre son cahier.

—C'est cela, fit-elle, travaillez.

Comme c'est facile, à vingt et un ans, de s'absorber dans la grammaire quand on aime et que la personne aimée est si près de vous ! Il en perdait la tête, le pauvre Carillon, et il y avait vraiment de quoi.

—Ça y est, fit-il enfin.

—Vous vous êtes bien relu, mon ami ?

Cette appellation lui mit du baume dans l'âme. Il y voyait déjà plus clair.

—Permettez-moi, dit-il, de me relire encore une fois ?

—Deux, si vous voulez. C'est si difficile à apprendre l'orthographe !

—Est-ce bien utile à savoir ? se permit de demander Jean.

—Ma foi non, et on cite même de grands savants, tels que des chimistes et des mécaniciens, qui s'en soucient fort peu. Mais dans la vie militaire, comme dans toutes les administrations de l'État, on ne peut arriver à rien si on n'est pas capable de rédiger un rapport sans faute. Or, j'espère bien que vous ferez votre chemin dans l'armée.

—Bah ! pour cinq ans que j'ai à y passer...